

## Homélie Dimanche de Pâques 12-IV-20 – année A

*L'intelligence de l'histoire permet de comprendre le présent.*

Cet adage ne vaut pas seulement pour l'histoire politique, mais aussi pour l'histoire sainte. Il faut saisir la pédagogie divine qui se déroule dans l'histoire, pour en comprendre l'aboutissement. Cela se vérifie pour l'étonnante nouveauté de ce matin.

Que s'est-il passé ? Alerté par Marie-Madeleine, Pierre accourut au tombeau où avait été enseveli Jésus, accompagné du disciple que celui-ci aimait. Lorsque le disciple entra dans le tombeau: « *il vit et il crut* ».

Le tombeau était vide, alors que vit-il ? Le vide ? Pas exactement. Il vit — je reprends le texte qui est précis — « *les linges, posés à plat, ainsi que le suaire qui avait entouré la tête de Jésus, non pas posé avec les linges, mais roulé à part à sa place* ».

Comme souvent dans ses récits, saint Jean présente un grand souci des détails concrets. A dessein, car ils sont lourds de sens. Ces linges, en effet, ne se sont pas placés à leur place tout seuls, ni le suaire roulé tout seul. Quelqu'un les a pris et, posément, les a déposés, chacun à sa place. Ces linges — n'est-ce pas l'expérience commune des enfants dans leur famille ? — ces linges bien rangés sont le signe tangible d'une *présence*.

Par eux, dans le tombeau ouvert au matin de Pâques, Jean perçoit une présence : Jésus est là, bien vivant. Il s'est relevé de la mort, il est là, mais Jean ne le voit pas de ses yeux. Sa présence n'est plus celle d'autrefois.

C'est ici qu'il est utile de recourir à l'histoire, plus précisément aux leçons du désastre de 586. Ce choix découle de la liturgie : elle n'a cessé, ces derniers jours, par exemple par le chant des Lamentations, de souligner le parallèle entre la défaite du royaume de Juda qui culmina dans la destruction du Temple de Jérusalem, et la Passion de Notre Seigneur. Mais si l'on parle de l'histoire, il faut en reprendre le fil.

Quand il commença à former un peuple élu à partir d'un ramassis de tribus mal dégrossies, Dieu, pour montrer qu'il était bien là et prenait soin de son peuple, n'a pas hésité à manifester sa présence de façon très visible : colonne de feu en avant de son peuple ; Dieu des armées qui donnait la victoire sur les ennemis ; ou Dieu trois fois saint dont la présence remplit de nuée le temple de Jérusalem.

Mais tout cela n'était qu'une étape. Tout disparut, dans la défaite, la destruction du temple, l'exil.

Était-ce la fin de l'histoire sainte ? Non, son approfondissement. Passant du temple de Jérusalem aux synagogues de l'exil, le culte n'a pas disparu. Certes le décorum n'y est plus, la pauvreté domine, mais le culte, plus intérieur, devient plus profond.

Alors, l'histoire d'Israël n'est plus marquée d'événements grandioses, — même le retour d'exil, tant annoncé par les prophètes, se fera avec humilité, lenteur et mille peines—, mais Dieu est là et il agit plus encore lorsqu'il opère à l'intime de l'homme que dans les événements extérieurs.

Au cœur de son exil, l'Hébreu découvre un Dieu qui n'est plus seulement l'hôte redoutable du temple de Jérusalem, à qui l'on rend visite lors des pèlerinages annuels, mais un Dieu proche, intime, dont la présence emplit la vie quotidienne.

La profonde piété juive qui se développe dans l'exil pourrait bien se résumer dans une exclamation du psalmiste: « *Moi, stupide comme une bête, je ne savais pas, mais j'étais avec toi. Moi, je suis toujours avec toi.* »

Ce « *toujours* » est le fruit paradoxal d'un désastre. Le psalmiste, stupide, n'a d'abord rien compris, mais la situation l'a contraint à aller plus profond, et il découvrit alors l'étonnante présence de Dieu, toujours : « *Moi, je suis toujours avec toi* ».

L'action de Dieu est surprenante : il ne craint d'utiliser des désastres pour introduire à un progrès. La mise à mort du Messie, du Fils éternel de Dieu, en est un, infiniment plus conséquent encore que la destruction du Temple qui la préfigurait. Et les progrès le seront également, toujours dans le sens d'une relation de plus en plus étroite entre l'homme et son Créateur.

Comme les Juifs qui, à travers le drame de la destruction du Temple de Jérusalem, découvrent une présence plus intime de leur Dieu, de même saint Jean, à travers le désastre de la mort de Jésus, découvre une nouvelle forme de présence de son Maître. Cette présence n'est plus liée à un lieu, ni à un corps mortel. Jésus est présent dans le tombeau, mais aussi bien dans le jardin où Marie-Madeleine le rencontrera, ou bientôt dans le cénacle où se réunissent les apôtres. Jésus, vainqueur de la mort, se rend maintenant présent au plus intime de sa vie, partout, toujours : présence personnelle, aimante, qui l'appelle et le sollicite, l'invite à une réponse. Au matin de Pâques, le disciple que Jésus aimait le comprend : ce qui lui est offert maintenant est encore plus prodigieux que ce qu'il a vécu jusqu'alors.

Ne pourrions-nous pas reprendre ici l'expression que saint Antoine a laissée comme consigne à ses disciples ? Au matin de la résurrection, saint Jean a commencé à « *respirer le Christ* », c'est-à-dire à vivre dans un contact étroit et permanent avec Jésus qui lui insufflait sa propre vie.

Les vérités les plus hautes sont souvent les plus pratiques et les plus efficaces. Quelles que soient nos dispositions personnelles à son égard, que nous ayons de sa présence une conscience brûlante ou que nous le côtoyons avec indifférence, le Seigneur Jésus est là. Ici-bas, tout peut nous manquer, mais la présence du Sauveur ne nous manquera jamais. Et cette présence est vie, elle est notre vraie vie.

Être présent à Jésus qui nous est présent — le saviez-vous ? La vie monastique est née le matin de Pâques, dans le tombeau du Christ ressuscité.

Pâques 2020